

Moment social, moment écologique

L'homme est-il de trop dans la nature ?

L'exposé

André Micoud ¹

"L'homme est-il de trop dans la nature ?" Que voilà bien une question incongrue ! Et cela pour au moins trois raisons.

Tout d'abord, dans sa formulation même, voilà une question qui pose l'existence de deux entités séparées. Or, l'homme n'est-il pas partie intégrante du monde naturel ? N'est-il pas un organisme vivant apparu, s'étant développé, et faisant que le monde est tel qu'il est (incluant donc une espèce de mammifère à côté d'autres espèces) ? Poser une telle question revient donc à dire que le monde n'est pas comme il faut, si une partie de lui est dite sur-numéraire ou superfétatoire. Comme si l'on disait : "les serpents ne devraient pas exister".

À moins que, deuxième façon de comprendre cette question, on veuille dire que l'homme n'est pas assez naturel. Le mot nature n'est plus alors à prendre comme un équivalent de celui de monde, mais comme synonyme de monde vivant à l'état de nature. La présence de l'homme est alors contestée au nom de ce qu'il s'écarterait trop de cette norme. C'est parce qu'il ne se comporterait pas comme un "être naturel" ou comme "un être de nature" que sa présence serait contestable.

Ce qui revient à considérer cette fois que c'est à cause de propriétés particulières, celles de la culture pour être précis, qu'il n'aurait pas sa place. La vraie nature, selon cette conception, c'est le monde sans l'homme. Ne nous reste alors plus qu'à nous en aller. Mais, qui veut commencer à le faire ?

Et l'on voit que c'est bien là le vice profond d'une telle question – que dis-je, son caractère complètement insensé – puisque, aussi bien, c'est parce que l'homme est ce qu'il est, être vivant parlant, être de culture, qu'une telle question peut être proférée. D'où la réplique imparable qu'il convient de renvoyer à celui qui pose la question du bien fondé de la présence de l'homme dans la nature : mais qui donc pose cette question ?

Comme on l'avait compris, une question ainsi formulée n'était que pure provocation. C'est-à-dire, au sens fort du terme, une question destinée à faire parler, à pro-vocare. Et tel est bien l'objectif de cette soirée, que j'ai mission d'introduire... de façon à ce que vous puissiez vocare vous aussi.

1. Sociologue. Directeur de recherches au CNRS. Responsable du CRESAL (Unité Mixte de Recherche n° 5043 du CNRS), associé aux deux Universités de Lyon 2 et de Saint-Étienne. Conférence donnée le 19 décembre 2002.

Comme nous le savons tous, s'il est vrai que cette question, sous cette forme, est complètement absurde, le fait même qu'elle puisse être posée aujourd'hui n'est peut-être pas sans raisons et, du coup, peut donner à réfléchir. Une des raisons qui font que cette question – toute absurde qu'elle soit – peut être néanmoins posée, consiste sans doute en une interrogation de La Raison au nom de laquelle, jusqu'à présent, on comprenait la place de l'homme dans la nature. Cette question n'est donc pas posée pour attendre une réponse en terme de oui ou non, ou en terme de tout ou rien, elle est bien plutôt faite pour attirer l'attention sur un problème dont la solution n'a pas cette forme tranchée. La question, en effet, n'est pas de savoir si l'homme est de trop dans la nature, mais s'il ne devrait pas se comporter de façon plus raisonnable avec elle.

Et voilà donc que la raison revient, dont il faut bien dire quelques mots pour situer un peu le propos. Au sens le plus simple, le mot de raison renvoie à deux significations principales : primo ce qui ressort au calcul logique s'opposant aux mouvements irréflectés de la passion, du cœur ou des sentiments, et secundo, ce qui caractérise un discours cohérent et sensé. Deux caractéristiques qui semblent permettre de dire que la raison ne peut être qu'une et universelle. Sauf que les choses ne sont pas si simples puisque, aussi bien, nombreux sont les cas où une raison poussée à bout peut aboutir au contraire du résultat visé. Trop de raison tue la raison, comme le dit ce mot de "raisonneur" appliqué à celui qui, tout à son raisonnement logique, ne s'aperçoit même plus qu'il casse les pieds à tout son entourage... Notons donc, au passage, combien le vocabulaire est riche qui permet de conjuguer ce vocable avec beaucoup de nuances différentes : raisonneur, mais aussi ratiocineur, rationnel, rationaliste, raisonnable.

Résumons donc : la question est celle du rapport de l'homme à la nature. Et elle est devenue la suivante : comment dire en raison ce que devrait être une manière raisonnable de se comporter par rapport à elle ? Puisque, aussi bien, la question se pose. Voilà la nouveauté.

Les deux raisons opposées, qui ne sont raisonnables ni l'une ni l'autre

Il y avait, jusqu'à présent, une façon raisonnable de se comporter, tellement raisonnable même qu'on pouvait à peine imaginer qu'il puisse y en avoir une autre. Cette façon de se comporter était celle qui considérait que la nature était un objet et que l'homme était un sujet libre de se comporter avec elle comme avec n'importe quel objet. S'en défendre, s'en protéger quand cet objet se faisait trop sentir : et donc se vêtir et construire des habitations contre le froid et le vent. Mais aussi s'en servir, pour y trouver sa nourriture, cueillir ses fruits, chasser les bêtes fauves. La dompter ou la canaliser même parfois, pour en tirer les énergies avec les moulins à vent ou à eau. En extraire les matériaux les pierres, le bois, les minerais... pour fabriquer des outils. Ah que c'était le

bon temps ! Enfin, c'est ce que je crois entendre parfois, ça et là, de la part de tous ceux qui ont oublié combien l'eau était froide quand il fallait aller laver le linge à la rivière.

" celle qui considérait que la nature était un objet "

Et puis, voilà que l'homme, armé de sa science et de sa technique, en est venu peu à peu à s'affranchir de plus en plus de cette nature naturelle. Voilà qu'il a construit une sur-nature à la mesure de sa volonté de puissance, une technosphère comme on dit. Tel est le résultat du projet moderne, commencé avec Galilée, puis Bacon, et exprimé par cette formule de Descartes que tout le monde connaît, de l'homme comme "maître et possesseur de la nature". Et qui a eu aussi son correspondant dans le droit, avec l'exacerbation du droit de la propriété privée dans notre Code Civil (usus, fructus et abusus). Le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui – je parle ici à Lyon à des habitants des pays développés, à des occidentaux, à des gens de l'hémisphère nord – est celui de l'artifice et de la machine qui triomphe maintenant dans l'accouplement du biologique et de l'électronique. Cyborg, (l'organisme électronique), remplace Adam ou homo (les fils de la terre). Aussi bien, la nature qui est devenue l'environnement, n'est plus que le réservoir de ressources et le déversoir de déchets, comme l'arrière-cour de la technosphère.

Le moment écologique (je reviendrai sur cette expression) est celui où la question se pose de savoir si le projet initié par cette raison moderne n'a pas trop bien réussi. Ou, autrement dit, si la raison qui en était au principe et qui disait que la nature pouvait être considérée comme un objet exploitable, n'est pas allée un peu trop loin. N'était-on pas en train de déraisonner ? Ne va-t-on pas jusqu'à dire, par exemple, que l'homme lui-même, en tant qu'être biologique, pourrait bien lui aussi être transformé en objet, puisqu'on se dispute déjà pour savoir s'il ne serait pas tout à fait intéressant d'en reproduire des morceaux, de breveter ses cellules ? Ainsi se met-on à retrouver ce qui passait pour de vieilles lunes, à savoir que tout n'est pas maîtrisable. La nature c'est ça, c'est natu, ce qui n'arrête pas de naître, d'advenir, ce qui se donne en permanence et qui appelle d'abord à la passivité de l'accueil, à la gratitude. Comme l'avaient bien pressenti les romantiques qui, en contemporains de la construction de ce monde moderne, avaient vu les risques qu'une telle hubris portait dans ses flans.

Alors face à cet état de la réflexion – et qui commence peu à peu à accéder à une certaine légitimité sociale (même si les premiers écologistes se sont fait encore accuser pendant longtemps de vouloir revenir au temps de la bougie) – une autre position s'est faite jour, à l'exact opposé de la première : celle qui dit que, puisque ce n'est pas la terre qui appartient aux hommes, ce sont les hommes qui appartiennent à la terre. C'est ce que l'on connaît sous le nom de deep ecology, l'écologie profonde, l'écologie radicale. Rapport romantique de fusion et

d'osmose, culte et chant de la vie qui croit pouvoir retrouver dans des modes de vie exotiques et/ou traditionnels des illustrations de cette félicité originelle, virginale et paradisiaque. D'où la réactivation du plus archaïque et du plus puissant des fantasmes : celui du retour à l'origine, de la régression au sein de la mère nature, de Gaïa la génitrice. Se développe alors une conscience aiguë de l'identité entre tous les êtres vivants qui soutient un discours globalisateur, le holisme, et qui réactive le mythe fondateur du panthéisme dans lequel l'esprit n'est plus le privilège de l'humanité, mais une propriété planétaire globale.

" c'est ce que l'on connaît sous le nom de deep ecology, l'écologie profonde "

La nature est un sujet qui a autant de droits, si ce n'est plus, que l'homme, espèce prédatrice et destructrice entre toutes. C'est dans l'attitude par rapport aux animaux que cette position est allée le plus loin. Ainsi, par exemple, du mouvement anti-spéciste qui considère que toute attitude, qui ne met pas sur le même plan l'espèce humaine et les autres espèces vivantes, est à condamner comme l'est le racisme au sein de l'espèce humaine.

En conclusion de cette première partie, je pense, avec François Ost dont je me suis largement inspiré ici², que l'une et l'autre de ces deux raisons, soit ces deux façons de prétendre ordonner le monde qui, la première fait de la nature un simple objet indéfiniment exploitable et qui, pour ce qui est de la seconde, croit avoir trouvé la solution en disant que c'est la vie qui détient le principe de toute chose, que ces deux raisons, donc, sont également débilés. Pourquoi ? Parce que ni l'une ni l'autre ne veulent penser ni le lien ni la limite. L'homme est de nature, voilà pour le lien ; mais il n'est pas que de nature, voilà pour la limite. Une nouvelle raison est donc à trouver qui permettrait de penser les deux à la fois. Ni l'anthropocentrisme qui met l'homme au centre de tout et qui ordonne ce tout à son bon vouloir (ou au fantasme de sa maîtrise absolue), ni le naturalisme (ou le bio-centrisme) qui absorbe la culture, en faisant des lois du vivant celles de toute connaissance et de toute action.

Nous sommes donc dans ce que j'ai appelé le moment écologique, un moment où nous serions comme entre deux raisons, comme entre deux temps. Et où nous avons à choisir.

Le moment écologique, ou l'heure des choix

Permettez-moi d'abord, en introduction à cette deuxième partie, de dire ce qui m'autorise à parler de cette façon, et cela en vous présentant très succinctement les travaux que je mène depuis trente ans sur la mouvance écologique.

J'ai d'abord commencé à travailler sur les changements du rapport à l'espace (naturel) : avec les hippies et le retour à la terre, l'histoire de la création des réserves

naturelles, des Parcs Naturels Nationaux puis Régionaux, les transformations de la campagne... Ce qui devait donner lieu, outre à une thèse, à un ouvrage collectif *Des hauts-lieux ; la construction sociale de l'exemplarité*.

Ensuite, j'ai travaillé, dans le prolongement, sur les changements du rapport aux espèces vivantes : l'intérêt pour les espèces en voie de disparition, la contestation de la chasse, le développement des associations de protection ou d'amis des animaux, l'apparition des pratiques de réintroduction d'animaux sauvages, la critique de la catégorie d'animaux nuisibles, le changement de la frontière symbolique entre le sauvage et le domestique. Ce qui devait donner lieu à un autre ouvrage collectif, un numéro spécial de la revue *Études Rurales* sur le thème "Sauvage et domestique".

Enfin, depuis quelques années, mes travaux et réflexions sur le patrimoine et sur la gestion du vivant m'amènent de plus en plus à l'hypothèse d'un changement du rapport social au temps, qui nous a fait passer d'un rapport de conservation de ce qui nous précède, à un rapport de sauvegarde, puis à un rapport de gestion.

De ces trois changements, je tire l'hypothèse d'un changement global du rapport symbolique au monde : ce qui se trouve confirmé par l'étude des signifiants rhétoriques et iconiques qui en témoignent et qui tous reviennent à mettre la prise en compte de la Vie ou du vivant au centre des préoccupations.

Petit rappel, comme en passant : il y a trente ans, ce changement du rapport au vivant commence en même temps que la mise sur le marché de la pilule contraceptive (sans que cela, à mon avis, ait été encore véritablement pensé).

Je poursuis toujours mes travaux dans ces trois directions : territoire et environnement (étude de la mise en place des sites Natura 2000), vivant et espèces (qu'en est-il du vivant technicisé avec l'élevage industriel ou les Organismes génétiquement modifiés ?), et identité et patrimoine (la question de l'identité dans le temps des groupements humains).

Une fois cet arrière-plan rappelé – qui non seulement m'autorise à parler, mais balaye aussi un ensemble de phénomènes, qui attestent des changements en question (tous ces "problèmes" n'étaient pas d'actualité il y a trente ans) –, qu'est-ce que je veux dire en parlant du "moment écologique" ? Eh bien, de celui d'un changement radical du rapport symbolique au monde : rapport symbolique à l'espace, aux autres êtres vivants, et à la temporalité.

" un changement radical du rapport symbolique au monde "

Et, c'est parce que la plupart des explications proposées ne me satisfont pas, au motif qu'elles ne parviennent pas à tenir ensemble la globalité des phénomènes à prendre en compte, que je vais vous proposer maintenant mon interprétation.

2. *La nature hors la loi*, La Découverte, Paris, 1995.

Il est assez difficile de comprendre ce qu'est le changement symbolique du rapport au monde. Un exemple toutefois me permettra de me faire comprendre : nous savons tous ce que peut être l'expérience d'un changement du rapport individuel. Si vous devenez chômeur, vous éprouvez le monde différemment que lorsque vous étiez travailleur. Si vous devenez père ou mère, vous changez de place dans la chaîne de la filiation et vous ne voyez plus le monde de la même façon. Si vous allez dans un autre monde, un autre pays, il va vous falloir vous adapter aux coutumes locales et à une certaine vision du monde ; sinon, vous allez souffrir... Cela, c'est l'illustration d'une phrase célèbre de Marx : ce sont nos conditions d'existence qui déterminent nos états de conscience. On peut discuter à l'infini du terme détermination, mais le rapport d'efficacité est peu contestable.

Mais, si l'on peut comprendre ceci au niveau individuel, il est beaucoup plus difficile d'en prendre conscience quand il s'agit d'un changement global. L'homme ne vit pas dans le monde tout nu ; il habite d'abord et avant tout dans une culture. Certes, nous sommes des animaux qui avons besoin de manger, sauf que nos repas sont toujours en même temps des rites. Et le changement symbolique du rapport au monde, c'est, d'abord et avant tout, la transformation de tout ce système symbolico-culturel qui médiatise ce rapport au monde biophysique. Le problème est que ce système culturel est tellement incorporé (la socialisation consiste à faire incorporer ce système) qu'il apparaît comme étant naturel. On dit donc que les catégories de perception du monde sont comme naturalisées. Bien sûr, ce sont toujours ceux qui, dans un monde donné, bénéficient le plus de cette naturalisation des catégories, qui ont tout intérêt à ce que rien ne change, en faisant passer un état donné pour naturel.

Voilà pourquoi il est si difficile de parvenir à penser le changement du rapport symbolique au monde. Pourquoi ? Parce que le monde dans lequel nous vivons est déjà toujours l'objet d'une interprétation, et donc d'une raison dans laquelle nous sommes complètement impliqués. Parce que c'est ça être humain ! Sauf que, quand cette raison semble devenir déraisonnable, il est bien toujours possible – et même nécessaire – de se demander s'il ne conviendrait pas de changer de lunettes, pour se mettre à voir le monde d'une autre façon. Autrement dit, si je reste fidèle à la thèse matérialiste déjà invoquée, s'il y a un changement symbolique du rapport au monde (changement nécessaire des lunettes – ce qui se voit à l'apparition de tout un nouveau vocabulaire, de toute une série de nouvelles figures, de nouveaux concepts scientifiques et de nouvelles catégories juridiques), c'est que, sans doute, il doit y avoir des changements concrets dans les conditions d'existence.

Heureusement, pour peu qu'on le veuille, on n'est pas sans ressources pour comprendre ce qui nous arrive : d'une part, il y a d'autres cultures dans le monde ; le comparatisme entre des mondes contemporains est ce qui permet de relativiser les raisons qui peuvent se croire absolues. D'autre part, dans notre culture, nous savons

aussi qu'on n'a pas toujours pensé de la même façon. La raison n'a pas toujours été celle d'aujourd'hui. Et donc la comparaison historique aussi peut permettre de faire cette mise à distance. Et l'on ne manque pas d'exemples dans le passé où l'on a vu de tels changements du rapport symbolique au monde : la Renaissance et la naissance de la science, la mystique et la naissance de la conscience individuelle, la Révolution française et celle du citoyen, le freudisme qui bouleverse la conception classique de la connaissance des choses de l'esprit, ce qu'on a appelé le tournant linguistique, etc.

Qu'est-ce qui me permet de dire qu'aujourd'hui le changement du rapport au monde, tel que manifesté par l'écologie, est un changement symbolique conséquent ? La pointe de ma réponse est de dire que ce changement est conséquent parce qu'il s'est auto-désigné par le nom d'une science. Le moment écologique est celui qui désigne son adversaire comme étant la science et ses conséquences néfastes, mais qui, en même temps, et cela de façon très paradoxale, désigne sa ressource comme étant une autre science.

" un rapport symbolique est fait de trois types de rapports étroitement entremêlés "

Comment une société peut-elle engendrer de l'autre, de l'alternatif, à partir de ce qu'elle est, sans pour autant s'effondrer sur elle-même ? Voilà ce qu'est un changement symbolique. Comment cela se passe-t-il ? Je propose de dire qu'un rapport symbolique est toujours fait de trois types de rapports étroitement entremêlés : un rapport imaginaire esthétique, un rapport rationnel scientifique et un rapport juridico-politique.

Et donc – application directe de cette problématique – le moment écologique (pour moi), c'est tout à la fois un mouvement contre-culturel, utopiste et communautaire, qui s'essaie à rendre imaginable la possibilité d'un autre monde. Il est né dans les parties les plus riches de ce monde et il en appelle à une autre science, l'écologie, pour s'opposer aux modes de vie et de destruction (rappelons-nous le Viêt-Nam), créés par les développements techniques et scientifiques. Ce mouvement culturel a son représentant typique que je l'appelle : "les écolos".

Mais le moment écologique, c'est, en même temps, la réactivation du nom, inventée en 1850, d'une discipline scientifique complètement ignorée de la plupart, jusqu'à ce que le mouvement contre-culturel s'en empare, et dont l'objet est l'étude des rapports des êtres vivants entre eux et avec leur milieu. Cela, ce sont " les écolos ".

Troisièmement, c'est l'apparition du développement d'une doctrine politique, qui soutient que le mode d'organisation d'une société industrielle développée va droit dans le mur – que cette société aliène une multitude des capacités de l'être humain, en asservissant les objectifs économiques et de croissance, qui ne profitent qu'à une minorité. Là, je désigne "les écologistes".

Tous les trois font référence à cette même science du vivant in vivo – que j'oppose au vivant in labo, à la biologie. Je maintiens que le moment écologique est ce phénomène global. Et je persiste à dire qu'il ne faut pas séparer ces trois dimensions, contre ce que nous enseigne la police épistémologique habituelle.

Parce que je maintiens que le moment écologique est un phénomène global, un phénomène caractérisable comme étant un changement symbolico-culturel. Et je persiste à dire qu'il est faux et vain de séparer ces trois dimensions. La vulgate scientifique prétend le contraire, bien entendu : les écologues ne veulent absolument pas être confondus avec les écolos et avec les écologistes. Je prétend qu'il est vain et faux de séparer ces trois dimensions, et cela pour trois raisons essentielles.

Trois raisons pour en faire un phénomène global

La première raison c'est que, en tant que sociologue, il ne faudrait pas que j'oublie comment est née la discipline qui est la mienne (et voilà que je fais référence à un autre temps, à titre de comparaison) : la "question sociale", comme on disait à l'époque, était intimement liée dans son approche aux développements des mouvements socialistes utopistes, lesquels fricotaient intensément avec cette science naissante qui s'appelait la sociologie (le mot est français, il est d'Auguste Comte, qui en parlait comme d'un projet d'une "physique sociale"). L'industrialisation naissante, l'urbanisation, la construction des États... tout cela portait dans ses flans l'apparition d'une nouvelle culture, d'un nouveau système symbolique de compréhension du monde, d'une nouvelle raison donc (qui a donné la forme scientiste du rationalisme) et qui était rapportée essentiellement à la valeur du Travail, à la Science guidant le monde, au Progrès dont tous vont bénéficier, à l'Histoire emmenant l'Humanité vers sa libération – et dont une des formes extrêmes s'est écroulée il y a quelques années, celle qui disait "les soviets plus l'électricité" – bref à tous les référents majeurs du mythe de la Modernité³.

La deuxième raison c'est que, dans ces trois dimensions, "écolo, écologue et écologiste", il y a un seul et même référent, une seule et même racine grammaticale si vous voulez, qui est la vie, le vivant, le bio, la biosphère, life, lebenswelt, le vécu, le viable (comme, analogiquement c'était, et c'est toujours le cas, avec sociologie, socialisme, sécurité sociale, droits sociaux, socio-économiques, catégories socioprofessionnelles, classes sociales, socialement défavorisées, etc.).

Ce qui m'amène à la troisième raison. Il y a de cela déjà pas mal d'années, Michel Foucault avait daté du milieu du XIX^e s. la montée en puissance de ce qu'il appelait le bio-pouvoir et dont il voyait les premiers signes avant-coureurs avec l'hygiénisme et la montée en puissance de la médecine scientifique attachant ses services à l'État gérant des populations (de travailleurs dont il faut reproduire la force de travail). Ce qui veut dire que l'écologie, loin d'être un mouvement superficiel, s'enracinerait en fait dans une tendance longue dans les sociétés industrielles développées, et qu'elle ne serait que la forme présente d'un mouvement beaucoup plus ancien, celui qui fait changer le régime de fonctionnement de la légitimité du pouvoir : dans l'ancien régime, de droit divin, le prince peut faire mourir, sinon il se contente de laisser vivre. Au contraire, la légitimité du bio-pouvoir, de droit scientifique, c'est faire vivre et, sinon, laisser mourir.

L'accomplissement du projet de la Modernité

Je peux maintenant vous rappeler la thèse que j'ai dite tout à l'heure : le changement symbolique que manifeste le "moment écologique" peut être lu comme celui qui nous sort du système symbolique de la Modernité occidentale. Ce qui veut dire que ça fait mal ! C'est comme si l'air dans lequel nous avons l'habitude de respirer était en train de changer de composition et que nos poumons n'étaient pas encore adaptés à ce nouvel environnement.

Quand on sort du monde de la Modernité, toutes les voies disqualifiées comme romantico-mythiques – et que cette Modernité avait repoussées comme insensées – sont de retour. Mais bien sûr, je ne veux pas dire que ces voies sont insensées ; ce qui voudrait dire que je sais ce qu'est la Raison. Or la Raison elle-même est définie singulièrement dans une société donnée ; je ne sais ce qu'elle est que depuis ce que la société à laquelle j'appartiens me dit de dire qu'elle est (si je ne veux pas être catalogué de "inglé" par elle)⁴. Or c'est bien comme cela qu'on a commencé à qualifier les doux "écolos" ou les fous "écologistes".

D'un autre côté, on peut bien continuer à croire qu'il suffit d'aménager des espaces confinés avec le bon air habituel et que le développement pourra continuer à se faire... C'est une certaine façon d'entendre l'expression "développement durable" : comment faire "pourvu que ça dure" en changeant le moins de choses possible ? Or, précisément c'est bien une des tendances de ce "moment écologique" que de continuer à faire comme si davantage de sciences – une autre science certes, moins

3. Cette façon de comprendre la raison du monde est toujours présente bien sûr : qui dit "problèmes sociaux", "partenaires sociaux", "Conseil Économique et Social", "Sécurité Sociale", "négociations sociales", "conflits sociaux" et qui, comme on le voit, sont tous toujours indexés à la sphère du travail complètement autonomisée. Par rapport à laquelle sont apparus de " nouveaux mouvements sociaux " (sic), humanitaires, caritatifs, solidaires, environnementaux, régionalistes, etc.

4. Pierre Legendre a analysé un texte essentiel de notre système occidental. Il date du IV^e siècle de notre ère. Il est de l'empereur Tertullien et il dit à propos de la façon d'interpréter les Écritures que " les juifs se livrent à des interprétations insensées ". Beaucoup de choses de notre Occident datent de ce texte qui institue à proprement parler ce qui sera la raison occidentale. D'où découlera aussi le mouvement de civilisation qui n'est jamais que celui de l'exportation du droit civil. Ce qui fait dire à Jacques Derrida qu'il ne faut pas parler de mondialisation, mais de "mondialatinisation".

débile que l'autre, mais une science quand même – pouvait permettre de s'en sortir.

" on accomplit : on achève et on réalise, en même temps, la Modernité "

On connaît également l'autre tendance, catastrophique ou apocalyptique, qui dit que c'est trop tard, qu'il n'y a plus qu'à s'embarquer pour Sirius (mais il faut de bonnes fusées, donc réaliser la Modernité) ou qu'à se mettre à vivre comme des aborigènes (et c'est revenir à la première thèse, achever la Modernité).

Mais cela ne suffit pas de dire qu'on accomplit (qu'on achève et qu'on réalise en même temps) le système symbolique occidental tel qu'il avait été inauguré par la Modernité, elle-même issue du mouvement des Lumières, c'est-à-dire de valeurs qui constituent le socle même de nos identités : la raison, la liberté, les droits de l'homme, la science, la citoyenneté... et toutes les autres valeurs sacrées de nos sociétés. Il faut, sinon le prouver, du moins l'argumenter. Ce qui ne se peut, à mon avis, qu'en parvenant à faire voir quelles sont les nouvelles valeurs qui naissent aujourd'hui et autour desquelles nos sociétés sont en train de se recomposer (autre mot pour donner un contenu positif observable à la double métaphore de l'accomplissement).

Ces nouvelles valeurs, je pense qu'elle peuvent être observées scientifiquement. Le problème est qu'elles sont maintenant tellement présentes que c'est une présence qui nous aveugle, on ne la voit pas par excès de Lumière ; c'est-à-dire par excès d'une certaine représentation de la science objectiviste, qui oublie de faire porter son regard objectivant sur les outils dont elle se sert pour objectiver. Or, je vous en ai déjà donné un exemple : le signifiant qui les désigne, dans la langue française, a une initiale majuscule. Vous devez lever votre chapeau quand, dans un texte vous lisez : Nature, Vie, Biodiversité, Développement durable, Patrimoine Naturel de l'Humanité, Génération futures, etc. De même, les images ou les emblèmes sont des choses auxquelles on adhère, qui court-circuitent les chemins du raisonnement et qui font de nous des sujets aux images, sujets au sens d'assujettis.

Je vais essayer de tracer à grand trait quel est le nouveau système symbolico-culturel inauguré, ou préfiguré, ou manifesté par le "moment écologique". Comme je l'ai dit, il est, à mon avis, un mouvement symbolique qui fait de la Vie son référent majeur, et cela parce qu'il est contemporain d'un mouvement, pratique celui-là, le mouvement scientifico-technique, qui nous ouvre une nouvelle ère, celle de la gestion ou de la régulation du vivant. C'est là l'illustration de la thèse théorique énoncée plus haut : pourquoi un système symbolique change-t-il ?

Parce que changent les conditions d'existence, ici, en l'occurrence, les conditions d'existence des vivants que nous sommes, individuellement et en tant qu'espèce.

" le moment écologique fait de la Vie son référent majeur "

La question d'aujourd'hui⁵ est la suivante : "est-ce que la machine socio-éco va encore pouvoir fonctionner longtemps en utilisant les énergies fossiles emmagasinées par la machine physico-vivante et en déversant ses déchets non recyclables à perpétuité ? "

Du fait de cette question, apparaissent alors ce qui pourrait devenir les nouveaux traits de la nouvelle raison commune (occidentale, ou globale ?) :

- L'homme n'est pas seulement être de raison, il est un être vivant sensible.
- L'homme n'est pas un être complètement définissable par sa liberté, il vit dans un monde vivant qui le limite.
- L'homme ne se crée pas ex nihilo, il procède de ce qui le précède
- L'homme occidental est une sorte d'homme particulier et ses valeurs ne sont pas universelles.
- Les problèmes qui se posent aujourd'hui ne se posent plus au seul niveau des sociétés étatiques, ils se posent au niveau et de la biosphère et de la sémiosphère.
- Ces problèmes ne sont pas seulement d'ordre scientifique, ils sont d'ordre politique. (Est-ce qu'une humanité en serait encore une si elle devenait pensable sous un seul modèle ?).
- La science est une modalité du connaître, il y en a d'autres, tout aussi importantes pour ce qui concerne la vie collective des hommes.
- Parce que les sciences et les techniques, à s'être laissées asservir au profit de la puissance et du profit, ont beaucoup perdu de leur légitimité sociale, les profanes réclament de plus en plus le droit à la parole, y compris dans ces affaires à propos desquelles on leur avait dit que c'était trop compliqué pour eux.

Sacha Guitry disait à propos des femmes : qu'il était "contre, tout contre". Eh bien, je suis tenté de dire, de la nouvelle raison écologique, qu'elle est contre la montée en puissance du bio-pouvoir, tout contre.

Ce qui veut dire, pour qui sait entendre ce qu'elle dit, qu'elle est celle qui énonce quels sont les nouveaux problèmes politiques du moment. Que dis-je ?, les problèmes "cosmopolitiques" du moment. Certes, la "question sociale" n'a pas disparue, mais s'y rajoute une autre, qui la surplombe de plus en plus et qui est la "question vitale".

André MICOUD

5. " Une société ne se pose que les problèmes qu'elle peut résoudre ", disait encore Karl Marx.